voyeurs attirés des marchés de Paris ; on discute le prix courant de la giroflée et du lilas, qui feront leur arrivage quotidien, et qu'on revendra aux citadins pour la somme modique d'un ou de deux sous la *botte*.

Voilà, je le déclare, une expression parisienne à laquelle je n'ai jamais pu habituer mon orelle : une *botte de foin*, une *botte de paille*, rien de mieux ; je comprends, à la rigueur, qu'on dise une *botte d'asperges*, quoique cela ne soit guère respectueux pour les gastronomes ; mais les fleurs à deux sous la *botte* ! quel crime de lèse-nature et de lèse-poésie ! *Un sou la botte....Achetez la belle violette!....Elle embaume, la belle violette!....elle embaume!....Un sou la botte.*

Rien de gai, rien de gracieux comme les marchés aux fleurs de Paris au mois de mai. A la place Saint-Sulpice, sur le quai Lepelletier, à la place de la Madeleine, ce ne sont qu'étalages embaumés, où il y a de quoi satisfaire tous les caprices et toutes les bourses, depuis la modeste touffe de violettes dans un pot de terre rouge, jusqu'au somptueux camélia dans sa caisse tressée de joncs multicolores.

Toutes les bouquetières ne se tiennent pas sur les marchés, il en est un grand nombre qui parcourent les rues avec un éventaire suspendu au cou ou poussant devant elles une petite charrette à bras. Elles ne sont pas toujours jeunes et jolies, mais elles ont une façon si engageante d'offrir leur marchandise parfumée, qu'il est difficile de leur résister.

En voici une croquée sur le vif. Elle se nommait *Bettine* et était connue de tous ceux qui passèrent à Paris avant 1889. Elle n'était pas jolie Bettine avec ses larges mains, ses pieds disgracieux et ce mouchoir attaché autour d'une tête peu attrayante ; mais elle avait des yeux qui disaient gare à celui qui eût risqué une plaisanterie, sans avoir payé d'une pièce de cinq francs le droit de la faire.